

LE CARNAVAL EN ALLEMAGNE.

Rien n'égale, paraît-il, les folies et le brouhaha du carnaval en Allemagne, dans le Bas-Rhin. Nos lecteurs pourront juger, par notre gravure, de la variété des costumes et des déguisements grotesques qui font l'amusement de la foule dans ces circonstances.

PENSEES.

Il y a autant de vices qui viennent de ce qu'on ne s'estime pas assez, que de ce que l'on s'estime trop.

Aimer à lire, c'est faire une échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie contre des heures délicieuses.

MONTESQUIEU.

S'obstiner à exécuter de main d'homme, laborieusement, chèrement, des travaux que les machines réalisent, en un clin d'œil et à bon marché; assimiler des prolétaires à des brutes; leur demander des efforts journaliers qui ruinent leur santé et que la science peut tirer au centuple de l'action du vent, de l'eau et de la vapeur, ce serait marcher en sens contraire du but qu'on veut atteindre; ce serait vouer les pauvres à la nudité, réserver exclusivement aux riches une foule de jouissances qui sont maintenant le partage de tout le monde; ce serait enfin revenir, de gaieté de cœur aux siècles d'ignorance, de barbarie et de misère.

ARAGO.

Il y aurait de quoi faire bien des heureux avec le bonheur qui se perd en ce monde.

LEWIS.

Un alchimiste italien demandait une récompense à Léon X pour avoir trouvé le secret de faire de l'or. Le pape lui donna une grande bourse vide, en lui disant que puisqu'il savait faire de l'or, il n'avait besoin que d'une bourse pour le contenir.

Philippe de Carpeau, évêque de Lisieux, était un homme fort reconnaissant. Madame de Rambouillet raconte qu'il disait les choses fort agréablement, et fort à propos. Ayant sacré l'évêque de Riez, ce prélat l'en alla remercier. « Hélas! Monsieur, lui dit-il, c'est à moi à vous rendre grâce, avant que vous fussiez évêque j'étais le plus laid des évêques de France.

En instruisant l'ouvrier, en éclairant son cœur et son intelligence, non seulement vous l'élevez, sous le rapport moral et intellectuel; vous le mettez encore en état de gagner sa vie plus sûrement et plus aisément, d'arriver par ses propres efforts à une position meilleure. En répandant l'instruction, vous combattez de la façon la plus efficace l'hydre du paupérisme, parce qu'au fond les bras intelligents peuvent seuls être de trop. L'ouvrier habile, l'ouvrier instruit ne sera jamais, tant s'en faut, une charge pour la société. Instruire et éclairer l'ouvrier, c'est donc réaliser, une œuvre de haute philanthropie, en même temps qu'une œuvre d'utilité publique, que la politique et la science économique ne sauraient trop encourager.

BAUDRILLARD.

Un président américain, auquel un gentilhomme anglais demandait ironiquement quelle cote de mailles il avait porté (par allusion à ce que dans sa jeunesse il avait été casqué de pierre), répondit: « Une paire de manches de chemise. » Lord Tenterden était fier de montrer à son fils la boutique dans laquelle son père avait rasé pour deux sous.

Les petits esprits seuls rougissent de leur origine; mais par leurs efforts pour la dissimuler, ils se trahissent eux-mêmes, comme ce teinturier de Yorkshire qui, honteux d'avoir été ramoneur dans sa jeunesse, avait fait bâtir une maison où il n'y avait pas une seule cheminée.

« J'ai le tempérament le plus pacifique du monde. Mes désirs sont bien simples: une maisonnette, un toit de chaume mais un bon lit dessous, du bon manger, du lait, du beurre bien frais, des fleurs à la fenêtre, devant la porte quelques beaux arbres. Et si le bon Dieu voulait me combler tout à fait, il m'accorderait le bonheur d'y voir pendre six ou sept de mes ennemis. Le cœur ému je leur pardonnerais à l'heure suprême tout le mal qu'ils m'auraient fait pendant leur vie... Oui! il faut pardonner à ses ennemis, mais pas avant qu'ils soient pendus. »

Tous ceux qui ont eu le bonheur de détester quelqu'un ou quelques-uns comprendront la profondeur adorable de cette déclaration de principes.

COMBAT SINGULIER.—Nous lisons dans une feuille parisienne le récit émouvant d'un duel qui a eu lieu entre les frères siamois, Chang et Eng. C'est à propos d'une femme, dont ils se disputaient les faveurs, que la rencontre a été décidée. Ils sont arrivés ensemble sur le terrain—naturellement—et ont reçu des témoins chacun un pistolet, dont un seul était chargé. Il n'a pas été besoin de mesurer la distance; c'était à bout portant que, par force majeure, on était convenu de se battre. Au signal donné, les inséparables appuyèrent ensemble le doigt sur les gâchettes de leurs pistolets respectifs. Aussitôt après la détonation on vit les deux adversaires tourner ensemble sur eux-mêmes, comme une seule toupie, avec une rapidité vertigineuse. La balle, entrée par le dos de Chang, était sortie par celui de Eng, et avait encore eu la force d'aller tuer un canard, qui barbotait à quelques pas de là, sans souci des combattants. Un chirurgien a examiné les blessures dès que le mouvement de rotation a cessé, et a constaté qu'aucune partie vitale n'était atteinte. Seule, la membrane qui unit les siamois a été sérieusement endommagée et il ne serait pas impossible que cette blessure eût pour résultat d'en opérer la section. Le hasard aurait ainsi accompli ce qu'on avait vainement demandé au bistouri de la science. Les deux frères se sont reconciliés sur le terrain et ont emporté, pour s'en régaler avec leurs témoins, le canard, seule victime de ce combat vraiment singulier.

Dans l'affaire du divorce Mordaunt, en Angleterre, le prince de Galles, dont plusieurs lettres à lady Mordaunt ont été publiées, a été cité comme témoin. Avant de procéder à son interrogatoire, lord Penzance a fait observer qu'aucun

témoin n'est tenu de faire aux questions qui lui sont posées une réponse équivalant à l'avou qu'il s'est rendu coupable d'adultère.

Le prince a déposé: qu'il était en relations avec lady Mordaunt avant le mariage de cette dame; qu'il lui a fait un cadeau de noces; que lady Mordaunt, avant son mariage, fit une visite à la princesse, dans Marlborough house; qu'elle a été au théâtre, en compagnie du prince et de la princesse; que le témoin a revu plusieurs fois cette dame en 1866 et 1867; qu'il l'a rencontrée souvent avec Sir Charles; qu'en juin 1867 il se trouva avec Sir Charles, au tir aux pigeons, et que lady Mordaunt marqua les coups pour tous deux. Le prince a aussi reconnu qu'il lui était arrivé de se promener en cab avec cette dame; mais il a solennellement affirmé n'avoir jamais eu une conduite déplacée ou une intention criminelle envers cette dame.

Cette déclaration chevaleresque a été reçue par les applaudissements des spectateurs, et la cour a exprimé son indignation que des journaux aient osé publier les lettres du prince à lady Mordaunt.

VARIÉTÉS.

Un ami rend visite à un propriétaire qui lui fait boire du vin de ses vignes.

Le malheureux pousse un hurlement de douleur.

Il croit avoir avalé du vitriol.

Le propriétaire cherche à s'excuser.

—Il est un peu vert, mais c'est du vin de l'année.

—Bigre! tu es modeste, c'est même du vin de l'année prochaine.

Ceci se passait dans une session orageuse, sous Louis-Philippe. M. Dupin était au fauteuil, et M. Berryer à la tribune. L'orateur légitimiste criblait de personnalités si transparentes le velours du trône constitutionnel, que la royauté des barricades étaient touchée à l'endroit le plus sensible. L'assemblée, debout, palpitante, vibrant sous cette main qui exécutait sur le clavier politique une de ses plus belles improvisations, était violemment partagée en deux camps: une moitié applaudissait l'orateur avec frénésie, l'autre le rappelait à l'ordre avec violence, et faisait un crime au président de sa neutralité entre les deux partis près d'en venir aux mains.

A la fin, obéissant aux injonctions répétées de la majorité, M. Dupin agite sa sonnette, et s'adressant avec sévérité à l'orateur, prononce la formule sacramentelle, le *Quos ego* du veto présidentiel:

« Si l'honorable député, dit-il, ne veut pas se renfermer dans les limites du respect dû à la couronne, interprète de l'indignation de la chambre, je me verrai contraint de le rappeler à l'ordre et de lui retirer la parole. »

Puis, cette semonce prononcée, M. Dupin, faisant de ses deux mains un cornet acoustique, et s'adressant à M. Berryer, qu'il encourage d'un signe d'intelligence et de satisfaction, ajoute à demi-voix:

—Tape dessus, tu es en veine!

La ville de *** avait donné une fête au profit des pauvres. Tout compte fait le lendemain, il se trouva que le chiffre de la dépense excédait celui de la recette de 91 fr. 63 c.

—Diable, dit l'un des commissaires, comment faire?

—Dame! répondit M. C..., les pauvres se cotiseront pour parfaire la somme.

Les uns répondent à la calomnie par le silence du mépris, d'autres par des explications au public, d'autres par des aveux narquois.

Un journal de Paris avait imprimé ceci sur le compte de Léon Gozlan:

M. Léon Gozlan a été marin; sur le vaisseau au bord duquel il servait, il a suscité une révolte et tué le capitaine.

Notre auteur s'empressa d'écrire au directeur du journal susdit:

« Monsieur,

« Vous dites que j'ai été marin, cela est vrai; j'ai vécu trois mois sur un navire avec des Cafres tout nus, que j'ai regrettés bien souvent en face des habits noirs. Vous ajoutez qu'à bord j'ai suscité une révolte et tué le capitaine; cela est encore plus vrai. Mais vous oubliez un détail intéressant pour l'avenir: après avoir tué le capitaine, je l'ai mangé. »

« Agréez, etc. »

Un jour, le directeur d'un journal anglais voit entrer dans son cabinet un gentleman qui lui dit:

— Monsieur, dans l'un des derniers numéros de votre journal, vous avez publié une erreur très-grave.

— C'est impossible, répliqua le directeur. Mais de quoi s'agit-il?

— Vous avez dit que M. M.... avait été accusé!

— C'est vrai!

— Condamné!

— C'est encore vrai!

— Et pendu!

— Parfaitement vrai!

— Eh bien! monsieur, l'accusé, le condamné, le pendu... c'est moi!

— Impossible!

— Je vous certifie pourtant que cela est. — Et maintenant je l'espère, vous allez rétracter ce que vous avez écrit.

— Me rétracter! Jamais, monsieur! jamais!

— Comment? Pourquoi? Vous êtes fou!

— C'est possible, mais je ne veux pas rétracter ce que j'ai dit.

— Alors, je suis forcé d'avoir recours aux tribunaux.

— Comme il vous plaira, monsieur, mais je ne me rétracterai pas. — Tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'annoncer demain que la corde a cassé, et que vous êtes en parfaite santé.

J'ai des principes, monsieur, j'ai des principes; je ne me trompe jamais!

Le directeur d'un journal naissant invitait un de ses confrères à lui apporter des articles.

— Volontiers, répondit l'homme de lettres; mais votre caisse est-elle sérieuse?

— Elle est si sérieuse, dit le gérant responsable, que les gens qui y ont passé... n'ont pas envie de rire!

On annonçait sur tous les murs de Paris un nouveau journal quotidien: *la Nouvelle*. Rédacteur en chef: M. Amédée de Céséna.

Il y a six mois que *la Nouvelle*, déjà affichée, devait éclore.

Un ami dit à M. de Céséna:

— Mais décidément, quand verrons-nous votre journal?

— Aussitôt que j'aurai trouvé des bailleurs.

— Ah! mon cher, faites paraître le premier numéro, et les bailleurs ne vous manqueront pas.

Gavarni représente quelque part un ménage d'ouvriers revenant de la barrière.

La femme soutient son mari qui lui dit:

— Que veux-tu, Zénobie, chacun sa misère! Le lièvre a le taf; le chien, la puce; le loup la faim... l'homme a la soif.

— Et la femme à l'ivrogne, répond Zénobie.

Dans une des journées de juin 1848, un garde national écrit à son ami:

— Je t'écris un sabre dans une main et un pistolet dans l'autre.

Les rois, nos prédécesseurs..., disait un novice dès le début de son plaidoyer.

— Couvrez-vous, avocat, interrompit le président: vous êtes de trop bonne famille.

Un avocat, très-habile dans l'art d'émouvoir le jury, défendait un individu accusé de meurtre. Vers la fin de son plaidoyer, maître X... se penche vers son client, dont il venait de célébrer les vertus de famille, l'embrasse sur les deux joues, et se retournant vers le jury:

« Voilà, s'écrie-t-il d'une voix pleine de larmes, voilà, messieurs, toute ma péroraison! »

On acquitte l'accusé, qui était un vrai chenapan; celui-ci court chez l'avocat et veut l'embrasser.

« Halte-là! greudin, et allez au diable! c'était bon à l'audience. »

Deux charmants souvenirs racontés par M. Blondel, dans *l'Eclipse*, à propos de Victor Noir:

Un soir, il vint à moi tout effaré. On lui avait conseillé de placer ce mot: *Non serviam*, en tête d'une feuille politique qu'il se proposait de fonder...

— Qu'est-ce que cela veut dire? me demanda-t-il.

— Cela veut dire: *Je ne servirai pas, — je ne veux point servir. — Je ne serai point esclave.*

— Nom de D...! s'écria-t-il avec enthousiasme, du moment que *Non serviam* veut dire tout cela, il faudra que j'apprenne le latin!

Un matin, je le rencontrai:

— Je crois que je me battraï à midi, me dit-il.

— Avec qui?

— Avec Z....

— Pourquoi?

— Parce qu'il a insulté X..... qui dînait hier avec moi. X.... était un artiste ami de Noir.

— Ah ça! mais, fis-je, il me semble que, puisque c'est X.... qui a été insulté, c'est lui qui devrait aller à midi sur le terrain.

Victor me répondit tranquillement:

Il ne peut pas, mon cher. Il a justement une répétition à cette heure-là.

COURRIER DE PARIS.

Nous venons de perdre, presque coup sur coup, deux immortels. M. de Pongerville est mort; M. de Broglie est mort, et—soit dit en passant—M. Dréolle a saisi ce prétexte pour lui dire des choses désagréables. Il y a des journalistes qui prennent bien leur temps!

M. de Pongerville était inconnu à notre génération. On sait qu'il avait traduit Ovide. On sait aussi qu'il a présidé, l'après-midi, je ne sais quelle commission de censure ou de colportage. C'était un immortel de seconde classe; ce que la mythologie grecque appelait: un demi-dieu. Beaucoup de personnes, l'ailleurs, le croyaient mort depuis longtemps, et quelques-uns allaient jusqu'à dire qu'il avait été remplacé autrefois par M. Viennet.

M. de Broglie laisse un vide plus grand. C'était un des esprits les plus distingués de notre époque. Il recevait chez lui les démocrates aussi bien que les libéraux. Son influence était grande dans le monde politique. Un journal orléaniste même était jusqu'à dire que c'était à lui principalement qu'on levait les élections de 1869. Je crois que c'est aller un peu loin. M. de Broglie n'aurait fait nommer ni M. Raspail, ni M. Gambetta, ni M. Rochefort, ni M. Bancel, ni beaucoup d'autres. Il n'en est pas moins vrai que M. de Broglie a joué un rôle dans ces élections.

On raconte que, dans ces derniers temps, M. de Broglie disait souvent:

— Je ne voudrais pas mourir avant d'avoir un petit-fils académicien.

Tout le monde sait que le titre d'académicien est héréditaire dans la famille de Broglie. Et il y est toujours dignement porté.

Par qui va-t-on remplacer ces deux messieurs? Question grave! Beaucoup de journaux qui aiment à plaisanter et qui vivent de plaisanteries, ont mis en avant le nom de M. Ollivier et le nom de M. Sardou.

La nomination de M. Ollivier serait une affaire purement et simplement politique. Elle signifierait que l'Académie se raccommoderait avec le régime actuel; pas autre chose. L'Académie ferait une lourde faute. Qu'est-ce qui lui donne encore une apparence de vie? Qu'est-ce qui fait qu'on s'occupe encore d'elle? Sa petite humeur tracassière et son habitude de croquer le gouvernement à toutes ses séances. Elle joue le rôle de ces vieilles filles revêches qu'on aime à voir de temps à autre, dans les moments d'ennui, et quand on éprouve le désir d'entendre dire du mal de quelqu'un. Supposez que cette vieille fille se marie et qu'elle devienne une femme comme les autres. On la délaisse. Elle ennue. Quoi! elle n'a plus d'épigrammes à lancer, plus de calomnies à répéter, plus de méchancetés à dire? Pourquoi la verrions-nous encore? Et puis quel drôle de mari l'Académie va prendre: le second empire! Est-ce que, pour eux, l'âge des amours n'est point passé?

M. Ollivier n'a rien d'académicien. Et ce n'est point son style, j'imagine, qui aura pu séduire les quarante. Il en est